Note de lecture
Frank Burbage, *Philosophie du développement durable. Enjeux critiques*, Paris,
P.U.F., coll. Philosophies, 2013, 160 pages

PIERRE BÉLAND

S'il existe une contradiction dans les termes qui nous soit servie à toutes les sauces et qui pourtant passe inaperçue, c'est bien l'expression « développement durable ». L'anglais a adopté le mot « *oxymoron* » (l'on voit parfois aussi « oxymore » en français) pour qualifier ce rapprochement de deux termes que leur sens devraient éloigner. D'une part, en science économique traditionnelle, l'économie ne se conçoit pas sans croissance : c'est pourquoi le potentiel d'un pays, ses chances d'avenir, le risque qu'y courent les capitaux, se mesurent en fonction de la croissance annuelle de son PIB. D'autre part, les écologistes vous diront que dans un monde fini, toute croissance rencontrera éventuellement une limite qu'elle ne pourra dépasser. « L'idée d'une économie qui ne croît pas est une hérésie pour un économiste. Mais l'idée d'une économie en croissance continue est une hérésie pour un écologiste. En termes physiques, aucun sous-système d'un système fini ne peut croître indéfiniment » (Jackson 31, cité in Burbage 61).

Quels concepts sous-tendent l'expression « développement durable » dans l'esprit des gens? Mais aussi, comment concevoir un développement qui soit durable? Voilà le défi auquel nous confronte le récent ouvrage de Frank Burbage, *Philosophie du développement durable*. Sans construire son propos en une chronologie, il fait par des chemins détournés l'historique et le tour de la question. Il faut remonter à Malthus, à la fin du XVIII^e siècle, pour trouver, dans son

Essai sur le principe de population (1798), une première formulation de la préoccupation actuelle concernant les effets d'une croissance ininterrompue de la population humaine et de ses activités sur une planète aux dimensions finies. Plusieurs prophètes de malheur ont suivi — et ils sont aujourd'hui de plus en plus nombreux —, qui tous prédisaient une fin plus ou moins rapide à la société moderne. Mais l'ingéniosité des humains, cristallisée dans la révolution industrielle, a fait mentir Malthus pendant près de 200 ans, et elle fait sans cesse reculer les limites du développement. Ce n'est que dans le dernier quart du XX^e siècle que la conscience environnementale a été réveillée par le rapport du Club de Rome, *The Limits to Growth* (1972), et par celui de la Conférence mondiale sur l'environnement et le développement (1987). Burbage rappelle que ce dernier, sous le nom de Rapport Bruntland, est à l'origine du concept de développement durable (ou « soutenable », terme plus près de l'anglais *sustainable*, et que Burbage préfère) dans sa conception actuelle. Il souligne que ce rapport, dans son plaidoyer en faveur du développement durable, inclut une phrase empoisonnée : « *Il ne s'agit en aucun cas de mettre fin à la croissance économique, au contraire* » (Rapport Bruntland 37, cité in Burbage 33)¹.

Sans le savoir ni le vouloir (?), Gro Harlem Bruntland, ex-première ministre de la Norvège, lançait alors le monde entier sur une fausse piste. À moins que le développement ne dure pas vraiment... ou que tous n'y aient pas droit? Burbage souligne en effet combien les débats entourant la signature d'accords internationaux sur l'exploitation des ressources et le plafonnement des émissions de CO² ressemblent à un match revanche du capitalisme colonialiste, pour qui le développement, durable ou non, n'est pas donné à tous dans la même mesure. L'on y voit constamment mis face à face le monde développé (soi-disant, puisqu'il tient bien sûr à se développer davantage) et le monde en voie de développement (que les premiers

veulent convaincre de ne pas trop se développer, et surtout pas sur le même vieux modèle qu'eux-mêmes ne veulent pas abandonner). L'auteur nous convie donc à un examen de la dimension sociale et politique du développement, puisque la question devient, « directement ou indirectement celle des inégalités, à la fois entre les nations et en leur sein : inégalités de richesse, inégalités de pouvoir sur le terrain politique, économique et social » (Burbage 54 *sq.*), et que le cul-de-sac actuel se résume au « refus des plus grandes puissances [...] de s'engager pour amender en profondeur un mode de vie dont on sait qu'il n'est pas généralisable à l'ensemble de la planète » (80).

Burbage souligne que la notion de développement dans laquelle nous baignons depuis si longtemps, essentiellement capitaliste et occidentale, nous empêche de concevoir le développement autrement que dans un contexte d'activité économique matérialiste axé sur le revenu en espèces sonnantes et trébuchantes. Un tel contexte mesure le succès d'un pays à l'aune de la croissance, laquelle est fondée sur la prémisse voulant que l'espace encore vierge et ses ressources sont si grands qu'on peut les considérer comme infinis. L'auteur en conclut que les échecs rencontrés ne sont pas dus tant à la défaillance de telle politique ou de telle négociation sur un accord international, « mais à l'incohérence logique et à l'inconsistance réelle du projet [de développement durable], vicié dans sa définition même » (61).

Ce livre est par conséquent un peu l'aventure périlleuse qui consiste à définir une nouvelle économie qui ne soit pas basée sur la croissance — ou qui se fonde sur la croissance de valeurs qui peuvent s'étendre à l'infini sans requérir de substrat qui soit trop concret. Le bonheur en serait un exemple... Il en résulte que le texte ne doit pas être consommé en lecture rapide. Le style est souvent ample — il y a parfois trop de mots, aurait ironisé Gilles Vigneault² — et l'auteur, docteur en philosophie et professeur en classes préparatoires au lycée Fénelon à Paris,

examine son sujet dans une langue qui paraîtra tout à fait étrangère à l'homme de la rue, mais aussi à la majorité des écologistes et des économistes du cru. L'ouvrage n'est pas un guide vers l'action pour résoudre les maux actuels causés par l'exploitation effrénée des ressources de la planète, mais une réflexion approfondie, et plus d'une fois déroutante. Lorsque l'écologiste parle des limites théoriques au développement, à quelle écologie se réfère-t-il au juste, demande Burbage? « S'agit-il de l'écologie prise en un sens scientifique? De l'écologie militante telle qu'elle se pratique dans les partis et les mouvements sociaux qui se revendiquent d'une écologie politique? D'une écologie plus personnelle prenant son essor sur le terrain éthique d'un souci et d'un exercice de soi-même? » (64) La recherche d'une nouvelle économie basée sur l'humain et non sur l'exploitation des ressources naturelles est semée d'embûches : comment véritablement « prendre conscience de la nécessité d'un usage modéré des choses et du monde en général [...] et opposer à un capitalisme qui déconnecte les dispositifs productifs et les forces vitales la figure d'une *nouvelle économie*, adéquate à une valeur et un sens enfin retrouvés » (97)? Je doute que les adeptes de l'économie et du capitalisme traditionnels trouvent dans ce passage la motivation pour s'engager sur la voie d'un changement pourtant nécessaire.

L'ouvrage est néanmoins convainquant à plusieurs égards. Le Rapport Bruntland dit que le développement durable, « c'est s'efforcer de répondre aux besoins du présent sans compromettre la capacité de satisfaire ceux des générations futures » (Rapport Bruntland 37, cité in Burbage 33). Mais, demande Burbage à plusieurs reprises, qui sommes-nous, nous qui par le passé avons imposé aux autres cultures notre mode de développement? Qui sommes-nous, aujourd'hui, pour présumer de ce que voudront les générations futures?

La lecture de ce livre suggère également qu'il existe un parallèle frappant — et inquiétant — entre le développement durable et le mouvement perpétuel : une chose qui se poursuit sans

cesse, se nourrissant d'elle-même après avoir reçu l'étincelle de vie initiale (dans le cas présent, après avoir consommé tout ce qui l'entoure). Peu de gens modernes croient encore au mouvement perpétuel. Combien de temps encore les sociétés occidentales croiront-elles que le *développement* tel que nous l'entendons puisse être *durable*?

Notes

¹ Publié sous le titre *Notre avenir à nous tous* (1987), le rapport de la Conférence mondiale sur l'environnement et le développement de l'ONU est mieux connu sous le nom Rapport Bruntland.

² Je recommande d'ailleurs au lecteur de sauter dès l'abord le premier chapitre intitulé *Ouverture*, quitte à y revenir ensuite.

Textes cités

JACKSON, Tim, *Prosperité sans croissance. La transition vers une économie durable*, Bruxelles, De Boeck/Etopia, 2010.

RAPPORT BRUNTLAND, disponible sur Internet :

http://fr.wikisource.org/wiki/Notre_avenir_à_tous_-_Rapport_Brundtland.